

Réflexion sur une objection à la foi : « On fait dire à la Bible ce que l'on veut ! »

Lecture biblique : Mt 22 :23-46

Après avoir considéré le problème du rapport entre la foi et la raison, nous abordons des sujets particuliers d'apologétique. Nous examinerons ainsi un certain nombre de difficultés ou d'objections que l'on adresse à la foi chrétienne, en tentant de faire valoir quelques considérations persuasives.

Nous savons, certes, que nous n'avons pas réponse à tout : il demeure des zones d'ombre. Nous n'avons pas à nous sentir mal à l'aise, quasiment coupables, si nous ne sommes pas en mesure de résoudre toutes les difficultés que peuvent nous opposer des gens de bonne ou de mauvaise foi. Nous ne sommes ni omniscients ni infaillibles. Des lacunes subsistent dans nos connaissances. Et certaines questions ne sont pas « décidables », comme on dit, avec les connaissances acquises aujourd'hui.

Nous n'avons pas à nous estimer redevables d'une réponse intellectuellement satisfaisante sur toutes les questions. Mais nous pouvons tenter de donner des réponses aussi détaillées et ajustées que possible.

D'autre part, nous ne devrions surtout pas penser que, tant que nous n'avons pas acquis tout le savoir qu'il est possible d'acquérir, nous devrions nous taire et éviter d'engager le dialogue, pour ne pas risquer que la foi chrétienne paraisse mal fondée à cause de notre propre ignorance. C'est une crainte qui nous paralyserait, et risquerait de le faire toute notre vie durant ! Car plus on travaille, plus on s'aperçoit que le champ de ce qu'il faut apprendre est vaste, et que le temps manque pour le faire. Tous nos efforts sont de simples instruments dans les mains de Dieu.

Le Seigneur Jésus nous invite à dire, après avoir accompli ce qu'il nous a demandé, que nous sommes des « serviteurs inutiles » (Lc 17 :10) : il veut bien se servir de ce que nous faisons. Il peut aussi ne pas s'en servir. Il peut passer par-dessus nos carences et nos déficiences. Il nous invite aussi à engager le dialogue, et promet de nous donner lui-même, quand cela sera nécessaire à ses yeux, la réponse surnaturellement sage dont nous aurons besoin (Mt 10 :19-20). Dans certains cas, peut-être, notre aveu d'ignorance aura plus d'efficacité qu'une bonne et juste réponse. Un chrétien, professeur de sciences, a voulu un jour donner son témoignage devant ses collègues : il s'est alors embrouillé dans ses notes, se rendant ridicule devant eux. Mais c'est ce qui, paradoxalement, a impressionné l'un de ses collègues, qui est ensuite venu à l'Évangile, interpellé par le fait que cet homme ait été prêt à renoncer à la gloire de sa réputation, parmi ses pairs, pour témoigner de sa foi. L'apologétique est un travail utile, mais ne pensons qu'elle soit indispensable : tout dépend du Seigneur qui veut bien se servir de nous.

L'objection à la foi chrétienne évangélique que nous allons considérer est première, à certains égards, au moins dans l'ordre logique. Il s'agit du discours que l'on nous tient, et qui revient à dire : « Vous vous référez à la Bible, mais la Bible... on lui fait dire ce que l'on veut ! Les gens les plus divers en tirent tout et son contraire ! Y recourir ne rime donc pas à grand-chose ».

C'est l'objection que la Bible est équivoque, alors que nous affirmons qu'elle est univoque. Si elle est équivoque, elle ne peut servir de référence. Cette objection a une certaine priorité logique. S'il était vrai que la Bible permet de justifier les doctrines les plus opposées, notre témoignage n'aurait plus grand sens, et nous serions singulièrement démunis. Nous pourrions rendre un témoignage personnel, purement subjectif, mais c'est autre chose que ce que nous croyons être la vérité de l'évangile. Cette objection est présente dans bien des esprits autour de nous. Déjà au 16^e siècle,

on en discutait : on employait l'expression très populaire que la Bible est un « nez de cire », une pâte à modeler à laquelle on peut donner telle ou telle forme.

On peut distinguer trois « étages » dans l'examen de cette question. Le premier doit traiter de la diversité des interprétations qui s'affrontent et rivalisent, toutes au nom de la Bible. Le second doit répondre à l'affirmation que la Bible serait composée d'éléments tellement divers, voire opposés, que chacun y prend ce qui lui convient, une chose et son contraire. Le troisième doit considérer l'intégrité du texte lui-même, que certains déclarent avoir été trafiqué, corrigé d'une génération sur l'autre, au fil des siècles, à partir des écrits originaux : « la » Bible serait le produit d'une sédimentation, avec des corrections successives, des ajouts, des soustractions, par des gens qui n'étaient pas tous d'accord entre eux, ou qui ont fait des erreurs en recopiant.

La transmission du texte biblique

Je commence par ce que j'ai appelé le « troisième étage », la question de l'intégrité du texte. Si l'on s'interroge sur la transmission, sur le travail des copistes, je crois que l'on peut dire que c'est au niveau de cet étage que l'objection est la moins préoccupante pour les gens informés.

Elle trouble certains esprits, mais seulement ceux qui ne sont pas conscients de la situation que tous les connaisseurs sont obligés d'admettre. C.S. Lewis, professeur à l'université d'Oxford, a servi dans l'armée au moment de la guerre : il raconte qu'alors, mêlé à des personnes moins instruites que ses fréquentations habituelles de l'université d'Oxford, il a été surpris que la cause du scepticisme de beaucoup à l'égard de la Bible n'était pas, comme on l'aurait pensé a priori, la question du miracle, mais le fait que les textes bibliques sont tellement anciens : ils sont si éloignés dans le temps qu'on ne peut savoir ce qu'il en est d'eux, ils ont dû être trafiqués. C'est un peu l'objection que nous considérons. Pour débloquer la situation, C.S. Lewis a trouvé la réponse suivante, sachant que la véritable idole de nos contemporains est la science : « Pour les rassurer, je leur ai dit qu'il existe une science faite tout exprès pour retrouver, au moins selon toute probabilité, le texte authentique initial : la science de la critique textuelle. C'était rassurant pour eux de savoir que des savants passent leur vie à collationner des manuscrits, à établir les règles qui permettent de retrouver la forme la plus plausible et pratiquement certaine du texte original. Voilà ce qui éliminait cette fausse difficulté dans leur chemin de foi. »

Le texte du Nouveau Testament

Nous n'allons pas céder à l'idolâtrie de la science, mais il est vrai qu'il existe une science qui s'appelle la critique textuelle. Ceux qui la pratiquent, quel que soit leur propre engagement de foi, ou leur théologie, aboutissent à peu près aux mêmes conclusions. Ces conclusions sont que, pour le Nouveau Testament en tous cas, nous avons toutes les chances d'avoir aux fins utiles pratiquement les textes originaux. Nous n'avons pas, matériellement, les manuscrits originaux, du scribe qui écrivait sous la dictée de l'apôtre Paul par exemple, mais nous avons des textes qui en sont très proches. Pour aucun des grands auteurs de l'Antiquité, Platon ou Sénèque, nous n'avons une situation aussi favorable. Car pour aucun, il n'y a autant de manuscrits aussi proches du moment de la rédaction même par l'auteur. Cela doit nous enlever toute inquiétude. A ce propos on peut signaler l'excellent petit livre de F.F. Bruce : « Les documents du Nouveau Testament : peut-on s'y fier ? » C'est un ouvrage très solide au plan scientifique, qui n'est pas contesté, et qui peut apaiser, à propos du Nouveau Testament, les craintes que nous évoquons. F.F. Bruce a fini sa carrière comme professeur dans une chaire prestigieuse de l'Université de Manchester ; il a été l'un des rares savants à avoir été Président de la Société Internationale des études de l'Ancien Testament et Président de la Société Internationale des études du Nouveau Testament, qui regroupent l'une et l'autre des spécialistes de toutes dénominations, de toutes confessions, et de toute théologie. C'est dire son autorité scientifique.

Le texte de l'Ancien Testament

Il faut reconnaître que pour l'Ancien Testament la situation n'est pas aussi favorable. Il a été composé bien avant le Nouveau Testament, et nos premiers textes sont ceux que l'on a découverts dans les grottes proches de la Mer Morte, qui avaient servi de cachette pour la bibliothèque de la communauté monastique essénienne de Qumran. Ces premiers documents sont postérieurs de plusieurs siècles à la rédaction des livres par les auteurs bibliques. Les textes les plus anciens après Qumran ne datent que du Moyen-Age. Il y a donc un temps très important entre le moment de la rédaction et nos premiers manuscrits de l'Ancien Testament.

On ne peut pas prouver de la même façon que pour le Nouveau Testament que le texte qui nous est légué par les manuscrits est celui même que les prophètes Esaïe, ou Jérémie, ou Moïse ont écrits. Il nous faut reconnaître une marge, un coefficient de moindre certitude.

Mais on doit dire deux choses à propos de la conservation du texte de l'Ancien Testament. (i) D'abord, il faut souligner qu'il n'y a aucun indice défavorable : si la situation est « moins favorable » que pour le Nouveau Testament, à cause des cinq cents ans d'intervalle, il n'y a aucun indice défavorable non plus, nul ne peut prouver qu'il y a eu corruption, modification, interpolation. Nous n'avons pas à nous sentir mal à l'aise : il est normal que nous ne puissions pas prouver, puisque ces siècles-là sont intervenus. (ii) Par ailleurs, nous savons que le travail de transmission a été réalisé avec le plus grand soin. Les Israélites, puisqu'il s'agissait de textes sacrés pour eux, ont mis un soin extrême à la reproduction. Ils se sont abstenus de toute adjonction ou de toute soustraction. L'historien pharisien juif Josèphe, au 1^{er} siècle, le dit expressément dans son livre « Contre Apion » : à certaines époques, on comptait toutes les lettres d'un livre biblique, et si un copiste ne tombait pas juste sur le nombre exact des lettres, au lieu de chercher l'erreur pour la corriger, on brûlait cette copie. C'est dire l'extrême vigilance. Un autre signe de cet effort est le traitement des erreurs évidentes dans certains textes. Il en existe, par exemple une lettre prise pour une autre, à l'image d'une coquille de livre imprimé aujourd'hui : de telles erreurs se corrigent très facilement. Mais, pour l'Ancien Testament, de telles erreurs ne sont pas corrigées dans le texte. Les rabbins responsables de la transmission ont mis des notes, en marge du texte. Ils respectaient tant le texte, qu'ayant reçu du copiste précédent un texte comprenant une erreur, ils ne se sont pas sentis libres de la corriger dans le texte, alors même que c'était évident. C'est le signe du respect extrême qu'ils ont montré pour ce qu'on leur transmettait. Cela n'a pas empêché que quelques erreurs bien sûrs, aient pu intervenir, mais cela doit, en gros, nous rassurer.

Des éditions successives du texte ?

Sur un point, cependant - et là on passe déjà à la catégorie du deuxième étage - il y a affrontement d'opinions aujourd'hui. C'est lorsque l'on considère, non pas le travail de copie, mais ce que l'on pourrait appeler un travail d'édition, de correction du texte, d'ajouts de petites phrases entre les lignes. La déclaration de Flavius Josèphe, cet historien israélite, semble exclure tout à fait cela. Et les savants évangéliques qui s'occupent de la question, l'excluent aussi. Je pense que ce n'est pas arrivé on n'allait pas faire cela avec les textes des prophètes. Mais l'opinion d'une majorité de spécialistes en dehors du groupe évangélique est, qu'au contraire, la chose a été extrêmement courante. Les livres prophétiques, par exemple, seraient l'œuvre de toute une école : il y aurait eu un premier prophète, qui n'aurait délivré que le tiers de ce qui maintenant nous est transmis sous son nom ; puis ses disciples, pensant être dans son esprit, en auraient rajouté, une première génération, puis une deuxième voire une troisième. Parfois ils auraient changé l'orientation du propos initial : une prophétie qui avait visé un événement accompli, on gardait la prophétie, et on la rajustait pour qu'elle puisse viser un autre événement. Voilà ce que beaucoup de gens aujourd'hui présentent comme la manière dont les livres de l'Ancien Testament ont été composés. Flavius Josèphe le récuse. Mais aussi l'analogie du traitement des livres sacrés dans les pays avoisinants du monde méditerranéen. Un auteur comme Kenneth Kitchen, de l'université de Liverpool, qui a écrit un livre très important intitulé « Traces d'un monde » a fait le point sur les apports de l'archéologie à la science de l'Ancien Testament. Il exclut tout à fait cette hypothèse d'éditions successives, sur la base des pratiques connues des scribes et des prêtres dans les pays

avoisinants. Mais il faut signaler que, sur ce point, il y a opposition entre des choses qui se disent couramment dans certaines facultés de théologie et ce que nous croyons juste.

L'Écriture, un livre contradictoire ?

Nous en arrivons au deuxième point à propos de ces contradictions à l'intérieur de la Bible. Bon nombre de théologiens disent que c'est une évidence : Jacques et Paul ne sont pas d'accord, ils s'opposent diamétralement entre eux sur la justification. Certains le disent de la naissance virginale de Jésus-Christ : Matthieu et Luc seraient « pour » la naissance virginale, mais Jean et Paul seraient « contre ». Certains affirment que les auteurs bibliques se contredisent ainsi, dans toute la Bible.

Le rôle des présupposés

C'est une question très importante. Parmi les problèmes dont nous avons à traiter dans nos recherches d'apologétique appliquée, celui-là devra trouver sa place. Mais en restant seulement à l'extérieur du problème je voudrais dire deux choses qui me semblent montrer que ce n'est pas une affaire de science, véritablement, qui oppose les évangéliques que nous sommes et qui admirons l'harmonie interne de la Bible entière, et ces théologiens, ou savants biblistes qui croient trouver des contradictions. C'est l'attitude intérieure préalable, ce sont les options et les présupposés préalables, qui font la différence dans cette matière. Il ne faudrait donc pas que nous nous laissions impressionner par les titres scientifiques de personnes, souvent très titrées.

Qu'est-ce qui prouve qu'il s'agit d'options et de présupposés préalables, pour quelqu'un qui voit les choses de l'extérieur - parce que je n'entre pas du tout à l'intérieur des débats aujourd'hui. (i) D'abord, les biblistes et les théologiens qui croient trouver des contradictions, ne sont pas du tout d'accord entre eux. Ce ne serait pas surprenant s'il s'agissait seulement de détails, ou de points secondaires : dans toute science subsistent des désaccords entre chercheurs. Mais là, il s'agit de points tout à fait fondamentaux, ce sont des optiques tout entières qui s'opposent. On peut le démontrer : sur des questions précises, on découvre des avis juste opposés de gens très compétents les uns et les autres. Par exemple vous avez toute une école dans un pays scandinave qui croit que tout se fait oralement ; toute une école ailleurs, en Allemagne, qui croit que tout s'est fait par de petits documents que les « rédacteurs » prétendus ont découpé au ciseau et recollé entre eux : si de telles options s'opposent, ce n'est pas une question de science, de faits que connaîtraient les uns et que ne connaîtraient pas les autres, mais c'est une question de choix, d'attitude mentale adoptée au début, d'horizon idéologique, d'influences philosophiques, etc. (ii) Deuxième fait dans le même sens, c'est qu'il existe quand même des centaines et des milliers de spécialistes évangéliques qui ne peuvent pas être considérés comme de simples ignorants marginaux : ils ont fait leurs études dans les universités les plus prestigieuses, collègues de ceux qui sont maintenant les porte-parole du point de vue négatif, ils ont conquis tous leurs titres, ils sont compétents scientifiquement, et ils affirment la cohésion interne et l'homogénéité théologique spirituelle de toute la Bible. Ce n'est pas une question de tempérament, ils sont des milliers. Cela me semble bien prouver, pour quelqu'un qui se tiendrait comme sur la touche à regarder les gens qui s'affrontent, non pas qu'ils ont raison, mais que ce n'est pas une affaire de compétence scientifique, au fond des choses. Voilà ce que je voulais souligner dès aujourd'hui sur l'objection du deuxième étage.

La diversité des interprétations

Nous en arrivons au premier étage, au problème de la diversité déconcertante des interprétations de la Bible. Elle se constate dans les sectes et les grands rameaux de la tradition chrétienne, qui présentent des doctrines s'autorisant officiellement de la Bible. La question se pose aussi face au judaïsme et jusqu'à l'islam. Cette diversité d'interprétation, comment la gérer ?

A qui imputer la diversité ?

Une première remarque – de loin la plus importante – doit être faite pour répondre aux objecteurs. Quelles sont ces doctrines en concurrence dont vous dites qu'elles sont divergentes tout en s'autorisant de la Bible, ce qui semble impliquer que l'on fait ce que l'on veut de la Bible ? De qui parlez-vous ? Comment les gens invoquent-ils l'autorité biblique ? Si l'on regarde les choses d'un peu plus près, au lieu de se contenter de cette vague impression de cacophonie universelle, on se rend compte que les gens qui s'opposent, le font parce que, s'ils invoquent la Bible, ils invoquent aussi une autre autorité que la Bible. Et ceci de leur propre aveu, d'après leur méthode telle qu'ils la définissent. Il est normal que, si leur boussole n'est pas seulement la Bible mais aussi autre chose, et que cet « autre chose » diverge entre les différents groupes en concurrence, ils ne soient pas d'accord. Mais il ne faut pas imputer à la Bible la divergence des opinions, si ce n'est pas elle seule qui a guidé ces personnes qui, de leur propre aveu, disent se référer à la Bible « et aux révélations de M. Dupont ou de M. Durand ». Les résultats sont différents parce que M. Dupont et M. Durand ne sont pas d'accord. Imputer la différence à la Bible n'est pas rigoureux.

Si l'on prend les situations, de fait, on constate que les sectes diffèrent entre elles fondamentalement parce que, en plus de la Bible, et bien plus efficacement qu'elle, ce qui règle la démarche de foi et d'intelligence de la foi de leurs membres sont les révélations particulières que le fondateur de la secte prétend avoir reçues. Si les Mormons ne sont pas d'accord avec les Témoins de Jéhova, c'est parce que les Mormons ont pour révélation fondamentale, en plus de la Bible, et plus importantes que la Bible, les prétendues plaques d'or découvertes par Joseph Smith. Les Témoins de Jéhova, quant à eux, se réfèrent aux révélations des fondateurs, Russel en particulier, ou à ses illuminations personnelles pour l'interprétation biblique, et ainsi de suite.

Il en va de même pour les grandes divisions à l'intérieur de la chrétienté traditionnelle. Cela a été, précisément, le grand débat au 16^e siècle, le débat sur la place de la tradition. Les représentants de l'autorité romaine ont refusé de reconnaître « la Bible seule » comme guide, mais défendaient la Bible « et » la tradition, sanctionnée par le magistère. S'il n'y a pas eu accord avec les représentants de la réforme, on peut assez naturellement imputer cela au fait que, dans un camp il y avait inflexibilité de l'interprétation, par les décisions du magistère romain, alors que dans l'autre camp, cela ne se présentait pas.

Et le protestantisme qu'on appelle « libéral », de son propre aveu, ne se réfère pas à la Bible, « à toute la Bible et seulement à la Bible ». Un culte récent à la radio, sur France Culture, par un pasteur libéral, traitait du texte : « Toute Ecriture est inspirée de Dieu, et utile... » Il l'interprétait en soulignant que ce qui est inspiré est « ce qui nous fait du bien ». Dans une telle optique, ce n'est pas parce que c'est dans la Bible que cela sera pour nous une autorité. C'est là une manière de voir. Les libéraux disent clairement se référer à la Bible - ils la lisent, et même plus que leurs principes ne pourraient les y conduire, c'est intéressant à observer - mais en même temps, ils disent ne pas être liés par tout ce que la Bible affirme. Qu'est-ce qui les guide alors ? Leur intuition personnelle, et souvent la tradition philosophique à laquelle ils se rattachent. Quand on voit l'histoire du libéralisme depuis le 18^e siècle, il est évident, avec le recul, que les modes philosophiques dominantes successives ont eu leur traduction théologique ensuite. La théologie libérale suit la philosophie. La philosophie hégélienne a donné une théologie hégélienne, la philosophie existentialiste une théologie existentialiste. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'il y ait des divergences.

Les accords sur l'essentiel

Pour vraiment accuser la Bible de n'être pas nette, et de ne pas donner une ligne ferme à ceux qui cherchent en elle une telle ligne, il faudrait que les gens qui disent prendre comme guide tout ce que la Bible dit, et seulement cela, soient en divergence très grave entre eux. Est-ce le cas ? On peut répondre que non. Si l'on observe la situation, on se rend compte que ceux qui ont à l'égard de la Bible l'attitude que je viens de définir sont d'accord sur les grandes lignes, sur l'essentiel. Ils souscrivent par exemple à la confession de foi de l'Alliance Evangélique mondiale, ils ont en

commun un certain nombre de vérités cardinales. Il a aussi des divergences, c'est certain, mais les grandes lignes sont reconnues.

Les divergences qui subsistent

Pourquoi les divergences, malgré tout ? (i) Il faut ici rappeler notre faillibilité à tous. Il est difficile de s'astreindre à une méthode extrêmement rigoureuse. Nous sommes tous portés à prendre ce qui nous plaît et à comprendre dans le sens qui nous plaît. Dans les conversations quotidiennes, les malentendus qui naissent sont des erreurs d'interprétation souvent influencées par ces facteurs extra-intellectuels qui jouent sur nous. (ii) Plus gravement, il faut souligner aussi le manque de méthode de nombreux lecteurs bibliques, même des mieux intentionnés. Beaucoup ne lisent pas la Bible comme ils liraient un texte qui devrait leur servir de guide pour leur profession. Ils lisent la Bible comme si c'était une espèce de champ électrique : on pique ici, on pique là pour avoir une secousse. Alors que, quand ils lisent pour leur profession, ils le font en suivant le texte, en essayant de chercher la pensée, ils soulignent les points importants, ils voient les raisonnements, ils reviennent en arrière si ce n'est pas clair : ils ont une méthode, alors que souvent pour la Bible ils n'usent d'aucune méthode. (iii) Plus sérieusement encore, il y a certains pré-supposés qui, même à l'intérieur d'une foi évangélique, peuvent faire varier de quelques minutes d'angle la façon d'aborder le texte, si bien qu'on ne voit plus les choses dans la perspective voulue.

La sagesse de la forme choisie par Dieu

Ce qui pourrait nous étonner c'est qu'il y ait finalement si peu de divergences, étant données notre faillibilité, notre ignorance, nos manières hâtives de lire les textes et parfois de les solliciter dans le sens qui nous plaît. Finalement, c'est merveilleux qu'il y ait encore un accord si solide sur l'essentiel. Je pense que cela vient de la grâce de Dieu qui nous empêche de trop déborder, et qui tient à ses enfants. Cela tient aussi, spécialement, de la forme que Dieu a choisie pour la Bible. Si la Bible avait été rédigée d'une manière systématique, comme un traité, où l'on parle d'une chose une fois, et une fois seulement, parfaitement dans l'ordre, on aurait peut-être gagné de la place ! Mais on aurait rendu l'interprétation encore plus difficile. Parce qu'une erreur d'optique n'aurait pas pu être corrigée. Mais la Bible se présente comme un monde vivant : le même sujet est repris de-ci, de-là, par des personnalités différentes, à des époques différentes. Lorsque l'on fait une erreur à un endroit, on peut la corriger à un autre endroit. Cette extrême diversité est la formule que Dieu a choisie : elle pouvait convenir à toutes les catégories humaines, et grâce à elle s'opère un effet d'auto correction dans la lecture biblique. Cela joue pour que, finalement, on se retrouve sur l'essentiel. Sur un texte donné, on peut être en désaccord, entre chrétiens évangéliques. Mais on s'accordera pour l'ensemble, à cause de cet effet de la diversité biblique.

Les trois domaines de divergences

On peut dire qu'il y a trois domaines dans lesquels demeurent d'assez grandes oppositions – l'essentiel, étant acquis – mais qui ne sont pas sans importance. Il me semble que dans chacun de ces trois domaines on trouve une explication.

Le premier domaine est la question de l'ecclésiologie : comment définir l'Eglise, comment en devient-on membre, les petits enfants des croyants sont-ils de l'église ou non ? C'est une question qui divise. Je crois personnellement que la raison pour laquelle des personnes que j'estime beaucoup et avec lesquelles j'ai une communion merveilleuse, ne voient pas ce qui me paraît à moi une vérité biblique sur ce point, est le poids la sociologie. Le jugement théologique et la lecture biblique sont influencés par ce facteur. Si on remet en cause toutes les structures de la société qu'est l'Eglise, s'il faut toutes les refondre, c'est lourd ! On n'ose pas, et finalement on trouve le moyen de lire les textes autrement, en les tordant un petit peu.

Le deuxième domaine est celui de l'élection. C'est une question très importante, où pourtant des chrétiens évangéliques ne sont pas d'accord. La cause me semble différence : c'est la difficulté qu'ont beaucoup d'esprits à remettre sur le chantier des notions très fondamentales comme celle

de la liberté, de la responsabilité. Plus nous nous servons couramment d'une notion, plus elle est fondamentale pour nous, plus il nous est difficile de dire ce que nous entendons par là, et de corriger notre conception. Quand c'est une notion très particulière, comme un concept technique pour notre travail, nous pouvons réviser et reformer. Mais quand c'est quelque chose qui nous tient jusque dans le mouvement même de notre vie, c'est plus difficile. C'est ce qui doit nous rendre tolérants sur ces questions.

Le troisième domaine est celui de l'eschatologie, la doctrine des choses dernières. Là aussi il y a de grandes oppositions. Il semble qu'il y a au moins deux raisons. (i) Le langage plus ou moins imagé, selon les interprètes, que la Bible emploie pour nous en parler. L'apocalypse est un genre chiffré, volontairement chiffré. Il n'est pas étonnant que l'on soit moins d'accord là-dessus que sur le reste. (ii) C'est dans l'avenir qu'est le test pour savoir qui a raison. Du coup, on ne veut, ni ne peut toujours réfuter, pour le moment, les gens qui échafaudent de grandes théories. Voilà pourquoi, dans ce domaine comme dans celui de la protologie, ce qui s'est passé au commencement, il y a de fortes oppositions. Mais elles ne touchent pas, malgré tout, à ce qui est essentiel, ce qu'il faut savoir, non seulement pour être sauvé, mais pour marcher avec le Seigneur et l'honorer dans cette vie, et vivre en communion avec ses frères.

La Bible n'est donc pas un « nez de cire ». Il nous faut veiller à ne pas la traiter comme telle, à ne pas l'incliner dans le sens qui nous plaît, mais à suivre des démarches de rigueur méthodique qui peuvent nous permettre de serrer de plus en plus près, individuellement et ensemble, ce qu'elle nous dit.

Henri Blocher